

Domination de la marchandise dans les sociétés contemporaines

La marchandise domine les sociétés contemporaines, mais qu'est-ce que la marchandise exactement ? C'est une chose banale, et en même temps tellement énigmatique, que Karl Marx, quand il a écrit *le Capital*, n'a pas cessé de reprendre la rédaction du chapitre sur la marchandise¹.

Le plus difficile, c'est de commencer, et sans doute était-ce particulièrement difficile de commencer par là. D'ailleurs, on a parfois donné le conseil aux lecteurs débutants de ne pas commencer par l'analyse de la marchandise et de n'y revenir qu'après avoir lu et compris ce qui concerne l'exploitation du travail prolétaire par la classe des capitalistes, etc. choses qui seraient plus faciles à comprendre. Et c'est vrai que dans la tradition marxiste, on parle plus aisément de la lutte des classes que du caractère énigmatique de la marchandise.

Pourtant, il est nécessaire de commencer par elle (la marchandise). Parce qu'il est nécessaire de commencer par cet objet que chacun croit si bien connaître pour montrer que cet objet en fait, n'est pas ce qu'il prétend être.

1. Le monde enchanté de la marchandise

Comprendre ce que c'est que la marchandise, c'est comprendre que le monde de la marchandise, ce n'est pas seulement un monde régi par un conflit – conflit entre les forts et les faibles, entre les riches et les pauvres, entre les capitalistes et les prolétaires – , un conflit qui d'ailleurs n'est pas ce qu'il semble être à première vue, car il a lieu dans un monde enchanté². Un monde enchanté où ce qui semble évident et naturel ne nous semble ainsi que parce que depuis des dizaines d'années on nous le répète – comme si un mensonge répété finissait par devenir une vérité.

Si l'on demande ce qu'est une marchandise, on obtient comme réponse que c'est un bien ou un service que l'on peut acheter, que l'on peut vendre. Et que la somme d'argent que l'on doit donner pour l'obtenir, ou que l'on obtient en réalisant la vente, est fonction du marché. On obtient comme réponse que les hommes consomment les marchandises pour satisfaire des besoins. Ces besoins peuvent être réels ou imaginaires³, mais la diversité des marchandises mises

¹ Karl Marx, *Le Capital* [1867], Livre premier, première section, chapitre premier : « La marchandise »

² La formule peut sembler étonnante ; elle est pourtant utilisée par Marx lui-même dans *Le Capital*, Livre troisième, septième section, chapitre XLVIII : « La formule trinitaire » (page 207 dans le tome VIII du texte des éditions Sociales)

³ En réalité, la distinction entre besoins réels et imaginaires n'a pas beaucoup de sens, sauf à avoir une vision dogmatique de ce que doivent être les « véritables besoins » de l'homme : dès le moment où quelque chose est ressenti comme un besoin, c'est un besoin.

à la disposition des consommateurs, et l'enthousiasme des hommes pour les acquérir, est un indice du degré de liberté et de bonheur.

Bien sûr, tout cela n'est qu'un conte de fées. Les marchandises ne sont pas produites pour satisfaire les besoins des hommes ; au contraire, les besoins des hommes ne sont pris en considération que dans la mesure où ils permettent aux marchandises d'être présentes en plus grand nombre, d'être achetées en plus grande quantité. Et en dépit de quelques protestations ("le monde n'est pas une marchandise"), le règne de la marchandise est toujours plus arrogant, et il sera bientôt interdit ou présenté comme immoral de soustraire quelque chose à son appétit dévorant.

Qu'est-ce qu'une marchandise ? C'est quelque chose qui se vend et qui s'achète. Et cette définition, dans sa banalité, met déjà en évidence quelque chose d'énigmatique : comment un bien (ou un service) peut-il être vendu, c'est-à-dire être réalisé dans une somme d'argent ; comment peut-il être acheté, c'est à dire être mis en équivalence avec une certaine somme d'argent ?

La réponse, c'est qu'une marchandise est un objet à deux faces. Sous un aspect, elle présente une utilité, et cette utilité est absolument particulière : un manteau peut m'habiller, il ne peut pas me nourrir, un pain peut me nourrir, il ne me permet pas de me déplacer, une bicyclette peut me permettre de me déplacer, elle ne peut pas m'habiller... Et sous un autre aspect, elle représente une certaine quantité d'un équivalent général qui permet de comparer les différentes marchandises et de les échanger : une bicyclette pourra être échangée contre cinq manteaux, un manteau contre cinquante pains, parce que le pain "vaut" deux unités de valeur, le manteau cent unités de valeur et la bicyclette cinq cents unités de valeur.

Les deux faces de la marchandise sont désignées respectivement comme sa valeur d'usage et sa valeur d'échange. Elle a donc une réalité bi-face ; cela avait été mis en évidence dès l'Antiquité par le philosophe grec Aristote, mais n'a été complètement élucidé qu'au XIX^e siècle par Karl Marx, ce qui a été le point de départ de sa critique de l'économie politique.

2. De la société marchande à la société capitaliste

L'échange marchand est ainsi possible parce qu'une marchandise ne présente pas seulement une valeur absolument particulière (la valeur d'usage), mais aussi une valeur qu'on peut mettre en balance avec celle de n'importe quelle autre marchandise (la valeur d'échange), ainsi qu'avec ce qui est une marchandise très particulière parce qu'elle est l'équivalent général de toutes les marchandises : l'argent. En cela, l'argent est simplement ce qui permet de manière commode l'échange, la circulation des biens et des services. Ce que l'on peut décrire avec le schéma : M-A-M, c'est à dire Marchandise - Argent - Marchandise, schéma qui est celui de la *circulation simple*.

A ce stade, on ne peut pas parler de société marchande, car la circulation marchande n'est pas la règle qui organise la production, elle est seulement une manière commode que d'échanger des marchandises au rythme des besoins. Et l'argent est seulement un intermédiaire qui permet d'échanger des marchandises, de manière plus souple que le troc.

Bien sûr, jamais dans l'histoire une société n'a fonctionné purement selon ce schéma⁴. Il serait faux de présenter ce « stade de développement », qui n'est qu'une construction théorique, comme un stade « historiquement antérieur » à la société capitaliste. A cet égard, prétendre formuler des « lois de l'histoire », comme le fait par exemple le discours stalinien⁵, constitue la symptomatologie qu'on capitule devant le fétichisme, ce fétichisme qui constitue en puissances extérieures dominant les hommes ce qui est en fait leur propre puissance, dont ils n'ont pas conscience.

On n'est plus dans le même rapport quand on considère les marchandises comme une valeur d'échange avant de les considérer comme une valeur d'usage. C'est à dire quand l'argent n'est plus seulement un moyen commode de faire circuler des marchandises, mais quand il va être le but même de la circulation. Ainsi, quand on n'utilise pas l'argent pour permettre aux marchandises de circuler, mais au contraire qu'on utilise les marchandises pour permettre à l'argent de circuler, et même de fructifier, l'argent est la « base » de la circulation. Ce que l'on peut décrire avec le schéma A-M-A, et même A-M-A', c'est-à-dire Argent-Marchandise-Davantage d'argent, schéma qui est celui de la *circulation élargie*. A ce stade, on est vraiment dans une société marchande, et plus exactement dans une société capitaliste-marchande.

Pourquoi capitaliste ? Qu'est-ce que le capital ? Contrairement à ce que suggère le jargon bourgeois (qui parle de "capitiaux"), ce n'est pas exactement une somme d'argent : « le capital est un rapport social »⁶. C'est-à-dire que pour qu'une somme d'argent soit du capital, il faut que la valeur qu'elle représente soit insérée dans un processus qui va lui permettre d'augmenter sa valeur. D'ailleurs, l'augmentation de valeur est l'unique fin de ce rapport social, qui est pour cette raison un rapport social capitaliste. Et dans ce rapport social, deux éléments sont particulièrement importants.

⁴ L'historien britannique George Thomson rappelle que dès le VI^e siècle avant JC, l'invention de la monnaie a pour conséquence la domination fétichiste sur les hommes de ce qui était au départ un simple moyen commercial. Voir Les premiers philosophes [1972], trad. fr. éditions Sociales, 1973, en particulier pages 205-208.

⁵ Voir la caricature que constitue l'exposé pédagogique de Staline « Matérialisme dialectique et matérialisme historique » dans l'Histoire du Parti communiste (bolchevique) de l'URSS [1936].

⁶ Karl Marx, op. cit., Livre premier, huitième section, chapitre XXXIII : « La théorie moderne de la colonisation » (page 207 dans le tome III du texte des éditions Sociales).

3. La marchandise: un fétiche hégémonique

Le premier élément, c'est la marchandise. Dans le rapport social capitaliste, l'intérêt que la marchandise peut présenter pour l'homme est tout à fait négligeable : seul importe le fait qu'elle soit produite, vendue, et achetée. « Idéalement » (du point de vue capitaliste), les marchandises devraient n'avoir de valeur que pour l'échange, leur utilité étant finalement secondaire voire gênante : moins un pain est nourrissant, et plus vite le consommateur achètera un autre pain ; moins un manteau est durable, et plus vite le consommateur achètera un autre manteau, moins une bicyclette est robuste, et plus vite le consommateur achètera une autre bicyclette.

On voit que dans cette logique, la marchandise absolue devrait être très chère, très convoitée, et d'utilité nulle. Bien sûr, ce n'est qu'un « idéal capitaliste » : il est impossible qu'une marchandise n'ait aucune valeur d'usage. En revanche, il est possible qu'une marchandise ait une valeur d'usage réelle très faible (qu'elle ne présente qu'un faible intérêt pratique), et que cette valeur d'usage soit imaginaire ou « symbolique »,

Le capitalisme moderne a d'ailleurs mis en circulation cette sorte de marchandise : ce sont les marchandises produites par l'industrie culturelle⁷, c'est-à-dire les prétendues oeuvres d'art qui n'ont d'artistique que le nom, mais qui sont des marchandises parfaitement adaptées au marché. Avec le règne de la marchandise, ce qu'est à l'origine l'oeuvre d'art, c'est-à-dire un objet unique par définition irremplaçable et inéchangeable, subit une altération complète. Le philosophe allemand Hans Heinz Holz écrit ainsi que si à l'origine, l'oeuvre d'art était inéchangeable en raison de son caractère absolument singulier, sa fonction s'est transformée et que dans la société moderne elle est devenue une marchandise : « pure valeur d'usage sans valeur d'échange, elle devient au cours de l'évolution historique pure valeur d'échange sans valeur d'usage. »⁸

Un autre philosophe (également compositeur), Theodor Adorno, décrivait comme un « naufrage » cette dégradation de l'oeuvre d'art en marchandise⁹. Et par opposition aux marchandises culturelles, à ces oeuvres d'art devenues marchandises absolues, pures valeurs d'échange¹⁰, il définissait l'oeuvre d'art authentique comme une oeuvre autonome, sans concession. On ne s'étonnera pas que cette revendication d'une oeuvre d'art sans concession lui vaudra souvent d'être accusé d'élitisme.

Mais même sans qu'on puisse parler de valeur d'usage complètement nulle, on constate facilement dans la vie courante que les marchandises ont une utilité réelle toujours plus pauvre.

⁷ Theodor Adorno a mis en place la notion d'industrie culturelle dans l'ouvrage (co-signé avec Max Horkheimer) *Dialectique de la Raison* [1947] (en particulier pages 129-176 de la trad. fr. par Eliane Kaufholz, (c) éditions Gallimard 1974).

⁸ Hans Heinz Holz, *De l'oeuvre d'art à la marchandise* [non traduit en français], (c) 1972, Sammlung Luchterhand, page 16.

⁹ Theodor Adorno, *Prismes* [1953], trad. fr. Geneviève et Rainer Rochlitz, éditions Payot, (c) 1986, page 129.

¹⁰ Theodor Adorno, *Théorie esthétique* [1969] : « ...l'oeuvre d'art absolue se confond avec la marchandise absolue. » (trad. fr. Marc Jimenez, éditions Klincksieck, (c) 1995, page 43).

A cet égard, il est important de souligner que la valeur d'usage d'une marchandise ne se confond pas avec l'utilité qu'elle peut présenter pour les hommes. Une marchandise n'est pas un bien qui serait utile en lui-même, mais que la valeur d'échange livre au marché, et qu'il suffirait donc de « délivrer » de son mode capitaliste d'existence. Cette confusion, qui n'a pas toujours été évitée¹¹, justifie les actes de « récupération individuelle » et interprète comme une victoire ce qui n'est que l'appropriation d'un produit déjà dégradé.

En effet, le fétichisme de la marchandise a pour conséquence de dégrader le produit même, puisque la valeur d'usage n'est pas conçue comme une utilité mais comme le support nécessaire de la valeur d'échange. C'est un fait que l'utilité des marchandises a tendance à s'amenuiser, on peut le constater tous les jours. Réclamer que les marchandises soient de meilleure qualité est légitime, mais ne remet pas le moins du monde en cause leur mode d'existence comme marchandises.

De la même manière, il est vrai que la publicité nous encourage à consommer toujours plus, et à tout prix ; de même qu'il est vrai que la « dictature des marques » est de plus en plus insistante. Mais la dimension imaginaire ou « symbolique » des marchandises a toujours constitué un élément de leur valeur d'usage, au même titre que leur utilité. Là encore, contester les manipulations du marketing et réclamer que les marchandises aient une « vraie utilité » est légitime, mais ne remet pas le moins du monde en cause leur mode d'existence comme marchandises.

Ainsi, la valeur d'usage d'une marchandise n'est pas une utilité mais la misérable ombre portée de sa valeur d'échange, le minimum de réalité nécessaire pour qu'elle puisse remplir sa tâche de support de la valeur d'échange. Le fétichisme de la marchandise, la domination de la valeur, a pour effet une dégradation générale des biens¹² ; ainsi qu'une dégradation de l'homme, et sa mutilation.

4. Le producteur : un homme mutilé

Si le premier élément du rapport social capitaliste, c'est la marchandise, son deuxième élément, c'est le producteur, c'est-à-dire l'homme (l'être humain). Mais l'homme uniquement considéré comme une puissance de travail vivante. A ce titre, il est même l'élément essentiel du processus de la production de marchandises : il vend sa puissance de travail vivante comme une marchandise, pour un salaire. Et pendant tout le temps où il est, contre salaire, au travail, il produit des marchandises et de la valeur. Et plus il produit de marchandises, plus il produit de la valeur, toujours pour le même salaire. Voilà pourquoi la réalisation des marchandises permet au

¹¹ Même un Raoul Vaneigem, en général mieux inspiré, écrit que « ...les biens n'ont en soi rien d'aliénant, mais [que] le choix conditionné et l'idéologie qui les enrobe déterminent l'aliénation de leurs acheteurs. » (Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations, (c) 1967, éditions Gallimard, page 85.

¹² Raoul Vaneigem, Op. cit. page 68 : « Etre riche se réduit aujourd'hui à posséder un grand nombre d'objets pauvres. »

capitaliste d'obtenir davantage d'argent que la somme qu'il a engagée au début du processus.

Ce processus a lieu dans le rapport social qui définit le capital¹³ : le rapport dans lequel la valeur, qui se représente selon les étapes sous la forme d'argent ou sous la forme de marchandise, entre dans un processus au cours duquel elle augmente. Dans ce processus, la puissance de travail vivante est une marchandise particulière qui crée davantage de valeur en marchandise que la valeur de son salaire. Ce qui permet de dire que dans le capitalisme, des marchandises produisent d'autres marchandises¹⁴, et d'expliquer pourquoi, grâce au travail fourni par cette marchandise vivante, il y a au terme du processus davantage d'argent qu'au début.

On voit que dans ce processus, le maître du jeu est la valeur : à aucun moment n'intervient le souci de l'utilité pour les hommes. C'est un processus littéralement inhumain, dans lequel les hommes ne sont considérés que comme des agents de fonction d'un mécanisme aveugle dont le seul but est l'accroissement infini de la valeur. Un mouvement fou qui détruit tout et qui mène au désastre.

La domination de la marchandise est la manifestation de la domination de la valeur. Une domination achevée avec la modernité proprement dite, qui a, en particulier avec l'événement symbolique que constitue la Révolution française de 1789, libéré les hommes de la rigidité du lien social caractéristique de la féodalité. Mais c'est surtout la valeur-travail qui a été libérée par cette révolution : elle pouvait assujettir à sa loi les hommes "enfin libres". En quoi ce fut véritablement une révolution bourgeoise, une révolution au service du capital.

En effet, qu'est-ce que l'abolition des privilèges aux yeux du capital ? Certes, c'est l'abolition des privilèges d'un état, l'état aristocratique¹⁵, auquel sa condition imposait de ne pas travailler. Mais c'est surtout l'abolition de ce qui était une insupportable soustraction à la domination de la valeur, d'une partie de la puissance de travail vivant (c'est-à-dire les nobles, auxquels il était interdit de travailler sous peine de "tomber dans la roture", c'est-à-dire de perdre leur qualité de nobles). Alors que sous la domination de la valeur, celui qui a du capital doit le faire fructifier, et celui qui n'a que sa force de travail doit travailler. Bref, qui ne fait pas "travailler" ce qu'il a comme valeur n'a pas le droit à l'existence. C'est très exactement la morale sociale de la modernité démocratique.

Faire "travailler" son argent, ou travailler de ses mains : les mots, quand on s'y attarde, suggèrent bien ce qu'il en est ; le capital, c'est du travail, et plus exactement du travail vivant accumulé en travail mort. Et la domination de la marchandise, de la valeur marchande, c'est la domination du

¹³ Karl Marx, Manuscrits de 1857-1858 (Grundrisse), (c) éditions Sociales, 1980, Tome I, page 168 : « Le capital est un rapport, plus précisément rapport avec la puissance de travail vivante »

¹⁴ « Production de marchandises par des marchandises » : c'est aussi le titre de l'ouvrage publié en 1960 par l'économiste néo-ricardien Piero Sraffa, qui n'évaluait sans doute pas la force critique de cette formule.

¹⁵ Rappelons que sous l'Ancien Régime, la société n'était pas divisée en classes sociales mais en « états » : les nobles (= l'état aristocratique), le clergé (= l'état religieux), le reste de la société (= le tiers état, c'est-à-dire le troisième état).

mort sur le vivant.

A cet égard, l'homme moderne n'est qu'un être-pour-la-valeur, un sujet-valeur, c'est-à-dire un individu qui valorise les éléments présentant de l'intérêt pour la logique capitaliste, et qui dévalorise les autres éléments. Ainsi, être un homme moderne, être un sujet-valeur, un sujet dans la logique de la valeur, c'est être un homme mutilé.

On voit à quel point on est loin du conte de fées que constitue l'histoire d'une société d'abondance où les hommes ont la possibilité de satisfaire leurs besoins et leurs désirs grâce à la multiplicité des produits de consommation.

On voit aussi à quel point il est trompeur de concevoir une société heureuse comme une société où chacun aura la possibilité d'accéder au maximum de marchandises. Car une telle libération, c'est surtout la libération du consommateur, pour la plus grande satisfaction du mouvement de la valeur.

Une vie réduite aux impératifs économiques, c'est ce que les auteurs situationnistes nommaient la survie (« L'homme de la survie est l'homme du plaisir-angoisse, de l'inachevé, de la mutilation »¹⁶). Et dans une société dominée par la marchandise, on ne vit pas : ou plutôt on ne vit que comme agent économique, comme producteur et comme consommateur, c'est-à-dire qu'on survit. « La survie est la vie réduite à l'essentiel, à la forme abstraite, au ferment nécessaire pour que l'homme participe à la production et à la consommation. »¹⁷

Le problème, c'est que depuis deux siècles au moins, on fait l'éloge d'une vie qui est « réussie » quand on participe à la richesse économique, quand on est un héros de cette richesse économique. Au point qu'on vit comme un drame de ne pas être un acteur dynamique de la société de marchandises. Au point même que l'on ne sait plus imaginer d'autre issue que « des marchandises pour tous », « la possibilité pour tous de travailler et de consommer », etc.

Le paradoxe, c'est qu'aujourd'hui, la société marchande est une société schizophrène. Simultanément, elle fait l'éloge du travail et elle expulse du travail ; elle étale toujours plus de produits de consommation et elle exclut de la consommation. La société de marchandise montre chaque jour davantage qu'elle n'a d'autre issue que le désastre et la barbarie.

5. La valeur : un « sujet automate »

La domination de la marchandise, c'est la domination de la valeur. C'est la domination d'une logique littéralement inhumaine, la logique d'augmenter à l'infini la valeur au mépris de l'intérêt des hommes, et de les soumettre à sa loi.

¹⁶ Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* [1967], Gallimard, page 167

¹⁷ Op. cit. , page 165

Est-il justifié de parler de loi pour décrire la domination de la valeur ? Au sens strict, non. Car parler de loi, ce serait prendre acte d'une nécessité sur laquelle les hommes n'ont pas de prise et avec laquelle ils ne peuvent que composer. Et la valeur n'est une loi qu'autant qu'on se soumet au fétichisme de la marchandise. Aussi, parler de loi pour désigner la domination de la valeur, c'est, au sens strict, parler son langage et donc prendre acte de son triomphe.

En vérité, on ne peut utiliser la formule « loi de la valeur » que dans le sens de « loi que la valeur voudrait être » mais qu'elle n'est que dans la vision capitaliste-marchande du monde. Le fait que la formule « loi de la valeur » ait été adoptée de manière non critique par le discours stalinien est d'ailleurs un symptôme révélateur de sa capitulation devant la logique de la marchandise¹⁸.

La vision capitaliste-marchande, c'est l'indifférence à l'intérêt pour les hommes des marchandises, qui ne sont considérées que comme une étape du processus de la valorisation. C'est aussi l'indifférence à cette marchandise très particulière qu'est la puissance de travail vivante, qui est ce à quoi la valeur réduit les hommes.

On pourra objecter à cette manière de présenter les choses qu'elle personnalise trop la valeur, dont elle fait un demiurge malfaisant. Pourtant Marx lui-même parle de la valeur comme d'un sujet automate¹⁹, aveugle et fou, qui est le seul vrai sujet de la société capitaliste, dans la mesure où les « acteurs » de cette société, les bourgeois et les prolétaires comme dit le *Manifeste du parti communiste*²⁰, ne sont que des agents de fonction, des personnages d'un drame qui s'appelle l'augmentation infinie de la valeur.

A la vérité, c'est un drame, un drame tragique, parce que sa conclusion s'écrit comme le désastre de l'homme et du monde.

Une telle vision du monde peut sembler extrêmement pessimiste. La notion de « sujet automate », de mécanisme aveugle dans lequel les hommes ne sont que des agents inconscients du rôle qu'ils jouent dans un drame qu'ils ne comprennent pas, peut suggérer qu'on ne peut qu'attendre passivement la catastrophe. La théorie de la crise rappelle l'attitude catastrophiste de certains « marxistes » qui attendaient que le capitalisme s'effondre de lui-même. Il ne s'agit pas de cela ici²¹.

De même, la notion de « sujet automate » semble avoir un air de famille avec la notion de « procès sans sujet » du marxiste français Louis Althusser²², qui rejetait l'idée d'un sujet de

¹⁸ Voir par exemple Joseph Staline, *Les problèmes économiques du socialisme en URSS* [1952].

¹⁹ Dans *Le Capital*, Livre premier, II^e section, Chapitre 4 : « La formule générale du capital »

²⁰ Karl Marx, *Manifeste du parti communiste* [1848], Chapitre 1.

²¹ Voir la mise au point de Norbert Trenkle *Critique du travail et émancipation sociale* [2004], texte publié par Pire Fiction en 2006 (www.pirefiction.net)

²² Voir Louis Althusser, *Réponse à John Lewis*, (c) 1973 éditions Maspéro, pages 69-76.

l'histoire, par exemple le prolétariat, comme une illusion humaniste. A l'opposé de cette vision fétichiste d'une structure de l'histoire à laquelle les hommes seraient soumis sans en avoir conscience, beaucoup de « gauchistes » ont revendiqué une subjectivité combattante contre le capital²³.

Dans l'un comme dans l'autre cas, il s'agit de conceptions marquées par une capitulation devant le fétichisme. Fétichisme d'une « loi » selon laquelle le capitalisme serait condamné à mourir, fétichisme d'une « structure » indépendante de la volonté des hommes. Bien sûr, la valeur occupe une position dominante et la forme valeur modèle réellement l'ensemble de la société, mais une critique radicale est possible, qui s'appuie non sur ce que la valeur fait de l'homme mais sur l'homme que l'on veut inventer, sur les besoins et les désirs à revendiquer et à imaginer. A cet égard, il ne s'agit pas, dans le refus d'être un homme mutilé par la valeur, de renouer avec une essence perdue (laquelle n'a jamais existé), mais à construire l'homme d'une société émancipée. C'est le seul contenu de cet « homme total » dont Karl Marx rêvait dans les *Manuscrits de 1844*²⁴.

6. L'abstraction réelle de la marchandise

La domination de cette abstraction inhumaine qu'est la marchandise mène le monde à la catastrophe: cette vérité se vérifie tous les jours. Une vérité désastreuse qui existe depuis le début et qui permet de dire que le règne de la marchandise est un règne de barbarie, même si cette barbarie ne se manifeste pas tout de suite, ou en tout cas pas forcément, par le fer et par le feu, par la violence et par le sang.

La barbarie, c'est d'abord la mutilation de l'homme par laquelle la valeur a fabriqué, modelé, un sujet à sa convenance.

La barbarie, c'est aussi la dégradation de la nature, et la dégradation des biens. Parce que tout n'est plus considéré que comme quelque chose qui peut être utilisé dans la valorisation de la valeur, au mépris de toute autre considération.

Dans les sociétés pré-capitalistes, les biens étaient produits d'abord pour procurer une utilité concrète. Si un « surplus » de la production pouvait être échangé, une monnaie d'échange, puis de l'argent, était surtout une manière plus commode que le troc de réaliser cet échange.

Quand dans la société capitaliste le rapport Marchandise/Argent s'est inversé, on n'a plus considéré les biens comme quelque chose qui était produit pour être utile, et qui pouvait

²³ C'est particulièrement remarquable dans le courant « opéraïste » et ses héritiers, dont Antonio Negri est la figure la plus connue.

²⁴ Karl Marx, *Manuscrits de 1844 (Economie politique & philosophie)*, trad. fr. E. Bottigelli, (c) 1972, éditions Sociales, page 91.

éventuellement être échangé, mais comme quelque chose qui était produit pour entrer dans un échange marchand, et se réaliser en argent. Bref, les biens n'étaient plus considérés que comme des supports de valeur. Et ne plus considérer les marchandises que comme des supports de valeur, c'est la manifestation du fétichisme de la marchandise²⁵.

Certes, dans toutes les sociétés on a produit et échangé des biens et des services. Mais ce n'est que dans la société capitaliste-marchande qu'on a tendanciellement déprécié ce qu'une marchandise présente comme utilité concrète, pour ne plus considérer que l'intérêt qu'elle présente comme valeur dans l'échange.

Lorsque je regarde une paire de chaussures griffées *Nike*, qu'est-ce que je vois? Je vois deux choses : des chaussures – et la somme d'argent que je vais devoir dépenser pour les acquérir. Or, la vérité concrète de ces chaussures (leur utilité comme chaussures) est beaucoup moins réelle que leur vérité abstraite (la somme d'argent qu'elles représentent). De cette observation, le monde de la marchandise tire la conclusion logique : il néglige de plus en plus la dimension concrète au profit de la dimension abstraite, qui est très réelle. En fait, ce qu'il y a de plus réel dans une marchandise, c'est ce que l'on ne voit pas, et ce qu'il y a de moins réel, c'est ce que l'on a sous les yeux.

Le résultat de la domination de la marchandise, c'est la domination de l'abstraction. Le triomphe du fétichisme de la marchandise, c'est de faire croire que le concret est réel, alors qu'il est « vidé » au profit de l'abstraction réelle de la valeur. La société marchande, la domination du fétichisme de la marchandise, c'est la domination de l'abstraction réelle derrière l'illusion des apparences concrètes.

L'illusion de l'apparence concrète que présente la marchandise se soutient de "la marque", et de manière d'autant plus nécessaire que sa valeur d'usage réelle est plus dérisoire. La griffe *Nike* des chaussures dont il a été question, c'est-à-dire leur valeur d'usage imaginaire ou « symbolique », leur est d'autant plus nécessaire que leur valeur d'usage réelle est médiocre et que "la marque" est la dernière légitimité qui leur reste pour justifier qu'il faut, pour les acquérir, déboursier une somme d'argent importante.

Quand la société est envahie par les abstractions réelles, on peut parler de société spectaculaire ; la société capitaliste-marchande achevée est société du spectacle²⁶.

7. Le sujet moderne comme sujet abstrait

²⁵ Ceci dit, les marchandises sont réellement des supports de valeur, et c'est réellement que sous le règne de la valeur, elles ne sont « que » cela : le fétichisme de la marchandise n'est pas une illusion, il est la réalité du capitalisme.

²⁶ Guy Debord : « Le spectacle qui inverse le réel est effectivement produit. En même temps la réalité vécue est matériellement envahie par la contemplation du spectacle. » *La Société du Spectacle* [1967], (c) 1992, Gallimard, page 6.

Quand la totalité de la société est organisée autour de la marchandise fétiche, la totalité de la société est, comme elle, organisée sous la loi de l'abstraction. Cette force de l'abstraction se manifeste dans la constitution de la forme-sujet moderne.

Celle-ci a été la forme de subjectivation nécessaire à la généralisation de la forme-valeur, et un aspect du fétichisme de la marchandise. De même que la généralisation de la forme marchandise avait pour but d'abolir la radicale particularité des biens pour qu'ils puissent se représenter sous forme d'argent, la généralisation de la forme sujet avait pour but d'abolir la radicale particularité des individus pour qu'ils puissent se représenter sous forme de puissance de travail disponible sur le marché.

Ainsi, il s'agissait, pour sortir de la féodalité (de l'Ancien Régime), de constituer les individus en sujets libres d'une puissance de travail dont ils seraient les propriétaires, et simultanément en citoyens libres d'une société dans laquelle il n'y aurait de lien social que choisi.

En achevant la généralisation de la forme valeur, la modernité démocratique installait l'abstraction dans tous les pores de la société. Elle transformait profondément l'activité économique pour faire de la valeur l'aspect essentiel des biens échangés, et du travail abstrait la dimension fondamentale de l'activité humaine. La radicale particularité des individus s'estompait au bénéfice d'abstractions sous lesquelles les hommes devenaient invisibles.

Ainsi, tandis que l'abstraction économique représentait l'individu (comme travailleur) sous la forme d'une puissance de travail dont la valeur marchande était représentable par le salaire, l'abstraction politique le représentait (comme citoyen) sous la forme d'une volonté politique dont la liberté était exprimable par le vote.

L'émergence du sujet politique n'est donc que l'autre face de la constitution du sujet économique, et manifeste le « remodelage » moderne des individus, dont les seules caractéristiques prises en compte sont les caractéristiques qui permettent à la valeur de se valoriser.

Dans ce « remodelage », tout ce qui n'était pas pour-la-valeur a été repoussé dans l'ombre et a constitué un « côté obscur » qui précisément ressurgit lorsque la forme-sujet entre en crise.

La domination de la marchandise, la domination de la marchandise sur l'homme, c'est aussi l'intériorisation de la domination de la valeur et l'expulsion hors de soi de tout ce qui pourrait s'y opposer.

Ainsi, la subjectivation moderne s'est traduite par une intériorisation des contraintes sociales : tout ce qui devait être imposé de l'extérieur s'est transformé en autodiscipline. Bien sûr, les sujets n'ont pas une conscience claire de ce processus par lequel la violence sociale s'exerce sous la forme d'une contrainte acceptée, présentée comme une victoire sur la sauvagerie, une

accession à l'état adulte. Ainsi, le sujet moderne se définit comme un sujet capable de se faire violence, de se maîtriser pour être cette force de travail libre et disponible dont la société moderne a besoin.

L'abstraction de la forme valeur modèle ainsi un sujet moderne « supérieur » à ceux qui, incapables ou insoumis, ne peuvent être cette simple force de travail disponible. C'est le cas des femmes, esclaves de leurs sentiments, des enfants, incapables d'intérioriser les contraintes sociales, des « nègres », non civilisés et inaptes à accepter les contraintes sociales, et de tous les rebelles à la discipline.

En revanche, la forme valeur, dans la mesure où elle est abstraite, est une forme essentiellement « démocratique » puisqu'elle ignore les particularités sociales : abolition des états de la société féodale, suppression des privilèges, égalité de tous. Ce caractère « démocratique » explique que la qualité de sujet moderne sera progressivement étendue (au moins sur le principe) aux autres catégories d'individus (femmes, « nègres », etc. A la condition précisément qu'ils renoncent à leur particularité : le principe « démocratique » abstrait selon lequel tous peuvent être citoyens (et travailleurs) a pour corollaire l'abolition de toute caractéristique « concrète » de sexe, d'âge, de couleur, etc.

Sur le principe tout au moins. Car le fait que ce sujet moderne est un sujet libre dans la mesure où il domine par autodiscipline les contraintes qu'il subit, et un sujet actif capable de donner toute son énergie dans le travail et la production de marchandises, indique bien qu'il n'est que l'hypostase du mâle blanc occidental. Cela suggère donc qu'on n'est un sujet moderne qu'à la condition de renoncer à être autre chose que ce qu'est justement le mâle blanc occidental. C'est le prix à payer et on voit bien la limite de tout mouvement de « démocratisation » : la forme-valeur est constitutivement sexiste, raciste et xénophobe.

8. La « dissociation-valeur » ou l'invention du mâle

Un élément essentiel de la constitution de la forme-sujet moderne est son caractère sexiste. Les philosophes modernes ont toujours souligné que le sujet moderne était adulte et raisonnable, c'est-à-dire en fait essentiellement masculin. Ce serait cependant une erreur de considérer cet aspect patriarcal de la forme-sujet moderne comme une caractéristique contingente, un sentiment de supériorité que le développement de la modernité permettrait de dépasser.

On doit à la théoricienne allemande Roswitha Scholz d'avoir mis en évidence que le caractère patriarcal, marqué par le mâle blanc occidental, est constitutif de la forme-sujet moderne. C'est ce que veut décrire le concept de « dissociation-valeur »²⁷. La subjectivation opérée sous la loi de la valeur a pour effet de dissocier, parmi les caractéristiques de l'activité humaine, celles qui

²⁷ On trouve dans le numéro 4/5 (oct. 2007) de la revue *Illusio* le seul texte de Roswitha Scholz disponible en français : « Remarques sur les notions de "valeur" et de "dissociation-valeur" ».

sont valorisables dans le travail et celles qui ne le sont pas. Il est bien entendu que par « travail », on entend « travail abstrait », c'est-à-dire ce qui a été décrit comme cette activité indifférente au produit concret et uniquement destinée à produire de la valeur.

On comprend que dans cette perspective, la capacité à être indifférent à ce que l'activité peut avoir de concret est essentielle. Et qu'au contraire, l'intérêt pour la qualité de l'activité fournie constitue un handicap pour la production de la valeur par le travail abstrait.

Se trouvent alors distinguées immédiatement, et constitutivement, des caractéristiques comme la vitesse, la compétitivité, la concurrence, voire la violence, mises en oeuvre quel que soit l'objet de l'activité, et des caractéristiques comme la précaution, l'attention, le soin, la douceur, susceptibles de mettre en infériorité dans une situation de concurrence généralisée. Les premières caractéristiques sont séparées des autres car elles sont en mesure de servir la valorisation, tandis que les secondes sont laissées de côté comme l'ombre, ou l'autre face, des caractéristiques valorisées. On reconnaît dans les premières caractéristiques les attributs classiques de la virilité, et dans les autres les attributs de la féminité.

La dissociation sexuelle est ainsi au coeur même de la subjectivation moderne dont il serait erroné de considérer qu'on pourrait dépasser son caractère sexiste : que le capitalisme soit patriarcal n'est pas une caractéristique contingente, liée à une phase primitive de sa mise en place, c'est une caractéristique de la forme fétichiste du monde de la marchandise.

Cela a une double conséquence. Puisque le sujet moderne est « biface », et se présente comme à la fois le sujet-valeur et son double obscur, il est fallacieux de constituer ce double obscur en « sujet féminin » alternatif, et d'élaborer un « féminisme » qui serait une alternative à la structure capitaliste de la société. Chacune des faces du sujet moderne, dont certes une seule des faces est « positive », est constitutive de l'autre puisque les deux faces sont le produit du même unique processus : la fétichisation d'un sujet actif, raisonnable, bref : masculin (viril), est « la même chose » que la dépréciation de son « ombre » féminine. On ne pourra donc pas abolir le sexisme mâle, machiste et patriarcal, sans abolir la posture féministe qui est son double obscur.

Deuxième conséquence, la revendication féministe pour obtenir une position et une reconnaissance comme un sujet actif, raisonnable, risque de n'aboutir qu'à obtenir une position structurellement masculine. Autrement dit, il n'est évidemment pas absurde que des femmes accèdent à des positions sociales indexées comme masculines, mais cette accession ne constitue pas une émancipation des femmes ; elle est au contraire une confirmation qu'à l'intérieur de ce système, il n'est de position « positive » que masculine, et qu'une femme, pour l'atteindre, doit « se faire homme ».

Cela confirme au demeurant que sous la domination de la valeur, il est illusoire de prétendre à l'émancipation d'un sujet puisque cette forme-sujet est constituée par la valeur même : devenir un « sujet plein », cela signifie, et ne peut signifier, que devenir un sujet de la valeur. Ce qui

jette une lumière dérisoire sur les « progrès de la démocratisation » qui permettent aux femmes, aux étrangers, etc. d'accéder aux mêmes droits que les sujets des démocraties.

Ce qui, depuis deux siècles, se présente comme une succession d'efforts pour étendre les droits démocratiques à toujours plus de catégories se révèle être, non pas une résistance à l'emprise de la valeur, à la société marchande et aux inégalités, mais au contraire une généralisation de la forme-sujet moderne à l'ensemble des individus.

9. La crise moderne de la forme-sujet

La domination acceptée de la valeur-travail a pour conséquence que le sujet ne peut se percevoir comme sujet positif qu'à la condition d'intérioriser les contraintes de la société de travail, et à expulser de lui tout ce qui s'y opposerait et qui constituera la « part obscure » de lui-même. Effet paradoxal : il ne se vit comme sujet vivant qu'à condition d'être l'agent d'un processus de mort (l'accumulation en travail mort, en capital, du travail vivant), et à expulser de lui ce qui serait entrave au processus de mort et que paradoxalement, il investit de haine. Le sujet de la valeur, le héros du travail (actif ou pas, exploiteur ou exploité, nanti ou « marginal », etc.) ne se vit et ne s'estime que dans le rejet et la haine de ce qui n'est pas vitesse, rationalité froide, concurrence acharnée : rejet et haine de la femme, de l'étranger, du rebelle, de l'autre...

On voit que ce que Freud a décrit comme la « pulsion de mort » est constitutif de la forme-sujet. L'abstraction rationnelle du sujet kantien ne s'obtient qu'au prix d'une projection haineuse sur l'autre de tout ce qui est dénigré par la valeur, tout ce qui est le monde concret, réel. Un monde dont le sujet doit se couper pour acquérir l'efficacité requise par la concurrence générale, dans laquelle chacun rivalise avec chacun dans l'indifférence glacée du chacun pour soi.

L'attitude « offensive » (« agressive » dit-on, par un anglicisme finalement révélateur) où il n'y a de salut que pour les meilleurs, mais où on nous martèle que tous, nous pouvons gagner, n'est jamais que la forme « civilisée » d'une guerre éternelle qui est l'autre nom du marché.

Beaucoup d'auteurs ont mis en évidence le lien profond qui unit la pulsion de mort et le narcissisme des sujets modernes²⁸. Ce narcissisme n'est que la forme par laquelle se manifeste, dans une positivité illusoire, le déni d'une souffrance que provoque le vide intérieur exigé par l'efficacité sociale. La domination de la valeur impose une relation au monde qui est à la fois une relation de toute-puissance et d'impuissance. Toute-puissance à la condition que cette relation n'ait d'autre teneur que la valeur et le travail, impuissance dès la moment où deviennent conscients tous les aspects auxquels le sujet-valeur a dû renoncer pour être ce qu'il est.

²⁸ On peut citer par exemple Christopher Lasch (La culture du narcissisme, 1979) ou Dany-Robert Dufour (L'Art de réduire les têtes, 2003)

Maintenant que le règne de la valeur atteint sa limite et que se craquèlent les modèles d'identification du sujet moderne, la face obscure de ce sujet ressurgit avec toute l'agressivité dont elle avait été chargée et prend la forme d'une barbarie protéiforme. Une barbarie qui a pour noms : violence des rapports sociaux, « incivilité » croissante, haine des femmes, homophobie, xénophobie, mais aussi violence du sujet envers lui-même, comme première cible de la haine.

La croissance de la violence sociale est un phénomène remarqué ses dernières années. Il ne s'agit pas tant de souligner la gravité de cette violence que de constater son omniprésence. Comme si ce qui constituait la qualité du sujet moderne « enfin arrivé à maturité », la raison et l'exercice d'une liberté uniquement limitée par la liberté dont doit jouir de manière égalitaire chaque sujet, ne parvenait plus à structurer l'individu.

Il n'empêche que la généralisation de cette violence qui évoque le désir de mettre fin à un monde, constitue un démenti de l'idée d'un progrès continu de la civilisation moderne. Elle met au défi de lui trouver une explication. Les grilles d'explication classiques, la grille « marxiste » y compris, restent insuffisantes.

La domination de la valeur qui n'accorde d'intérêt qu'à ceux qui sont capables de survivre à la concurrence généralisée a deux effets subjectifs. D'une part, elle impose une autodiscipline et la répression des mouvements émotionnels qui entraveraient l'efficacité au travail. D'autre part, elle amène à contre-investir ces mouvements émotionnels de la vie sensible, ainsi qu'à dévaloriser radicalement, en un *double bind*, ceux qui ne parviennent pas à se constituer en sujet-valeur. A cet égard, les « perdants » se dévalorisent triplement à leurs propres yeux : ils sont des inutiles, ils sont des faibles, et ils sont des âmes mortes sans droit à l'existence.

On voit que les violences sociales, et en particulier mais pas seulement les violences des « banlieues », ne peuvent s'interpréter sous une grille simple. Une part au moins des « rebelles sociaux » veulent, non pas renverser un ordre gouverné par le sujet automate de la valeur, mais se faire une place dans cet ordre. Cependant, une autre part de la violence sociale est pure explosion de la pulsion de mort libérée par le craquement de la forme-sujet moderne, et l'insupportable conscience du vide. Ce qui se manifeste par la volonté obscure de détruire un monde vidé de sens parce qu'il n'a de fin que l'aveugle mouvement de l'accumulation absurde d'une forme sans contenu, la valeur.

On a remarqué que la folie des jeunes qui « courent l'amok » est essentiellement le fait de jeunes hommes qui s'identifient au modèle du héros occidental, froid et dominateur²⁹. Cela suggère que leur violence est l'effet du déchaînement de la pulsion de mort qui surgit quand cette forme-sujet (indexée au mâle blanc occidental) se craquèle. Cela explique également le caractère sauvage de ce déchaînement dont les massacres commis par des lycéens ne sont qu'un exemple spectaculaire.

²⁹ Voir Götz Eisenberg *Amok – Les enfants du froid* [non traduit en français], 2000, Rowohlt, page 59.

La marchandise se déploie et la violence se déchaîne. Rien ne sert de s'en étonner : c'est ce monde qu'il faut changer³⁰.

³⁰ Rappelons les premiers mots du Rapport sur la construction des situations, adopté en 1957 par les délégués de trois avant-gardes artistiques (l'Internationale lettriste, le Mouvement International pour un Bauhaus Imaginiste et le Comité Psychogéographique de Londres) à la Conférence de Cosio d'Arroscia, où fut fondée l'Internationale situationniste : « Nous pensons d'abord qu'il faut changer le monde. »